

spasmodiques dans les membres. Pour peu que la *buella* dure, le malade tombe dans un état de prostration telle qu'il lui est impossible de continuer sa route sans secours. Malgré qu'il suffise de prendre quelques heures de repos au grand air pour revenir de cette singulière affection, le danger de la contracter a fait que la route de terre, dont je viens de parler, a bientôt été tout à fait abandonnée.

Nous étions partis de grand matin de Gorgona et il était midi lorsque nous entendîmes le sifflet de la locomotive qui traînait un convoi arrivant d'Aspinwall. Les passagers que portait ce convoi devaient prendre nos canots pour remonter la rivière et, nous, nous prenions nos places dans les voitures qui devaient nous mener à Aspinwall. C'était ainsi, partout sur les routes qui menaient en Californie à cette époque, un va-et-vient continuel d'émigration et de contre-émigration.

Le chemin de fer sur lequel nous allions nous aventurer était alors tout nouveau : tracé à travers la forêt épaisse et des précipices affreux, c'était bien la route la plus fantastique qu'on puisse imaginer : en certains endroits la voie ferrée était établie sur des charpentes si frêles qu'on eut dit que notre convoi était monté sur des échasses.